

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS... PUBLISHED BY... 327 rue de Chartres...

peut se dissimuler l'importance. Jusqu'ici, les tentatives révolutionnaires avaient échoué, parce que leur répression locale avait été immédiate et que cette rapidité d'action avait empêché tout rayonnement et toute organisation de l'insurrection. Aujourd'hui, les adversaires de la dynastie mandchoue peuvent se grouper autour d'un gouverneur provisoire, et ne sont plus sujets aux risques de faux départ d'incohérence dans l'action qui sont les alicia habituels des complots.

Souvenirs des Tuileries. M. Jacques Lnx, dans la "Revue bleue", donne quelques extraits de lettres qu'a publiées le "Harper's Magazine" sur la Cour des Tuileries. Ces lettres ont été écrites par Mme de Hegemann-Lindencron, femme du ministre actuel de Danemark. Mme de Hegemann, Américaine de naissance, avait épousé en premières noces un de ses compatriotes, le banquier Charles Moulton, qui résidait à Paris. Fort recherchée à cause de sa grâce et de sa voix magnifique, elle fut une des favorites de la Cour de Napoléon III et connut toutes les illustrations des arts et de la littérature. "Un soir, écrit-elle, je fus un peu déconcertée en apprenant que le poète Théophile Gautier devait être mon voisin de table. Me parlerait-il poésie? et comment devrais-je y répondre? J'essayais de me rappeler le "Poème de la Vie" de Longfellow et de me remémorer quelque chose de ce que Gautier lui-même avait pu écrire. Mais je ne pus me souvenir que d'un livre très inconvenant intitulé "Mademoiselle de Maupin" qu'on ne m'avait jamais permis de lire et qui, par conséquent, ne pouvait m'être d'aucune utilité dans la conversation." Mrs Moulton aurait pu s'épargner cet effort. Elle parla de chats et de chiens. Il raconta qu'il en avait une dizaine, dit leurs noms, leurs histoires, leurs proesses. Une des chattes s'appelait Clotilde; un maton se nommait Jules César. "Quand Jules César, centre de ses promenades nocturnes, est-il gris?" demanda Mrs Moulton. "Gris?" dit Gautier, qu'entendez-vous par là? "Vous avez écrit dans un certain poème (combien j'étais fière de cette reminiscence): "A minuit, tous les chats sont gris." C'est vrai, mais je parlais du chat de Perse. — Tous les chats de Perse sont donc gris à minuit? — Tous ceux que j'ai en l'honneur de voir à minuit étaient gris comme des Polonais. Mais les chats dont vous avez parlé manquaient sur les toits à minuit. Les chats de Perse font-ils donc cela? — L'al-je dit reprit Gautier. Alors, je dois avoir parlé des chats. Vous êtes bien corlense, madame! — Je le confesse, répondis-je. Voyez-vous, votre poème a été mis en musique, je le chante et vous pouvez penser que j'aime savoir exactement ce que je chante. On doit chanter avec un sentiment absolu différent, s'il s'agit de chats gris ou de souverains persans ivres." Mais le poète se contenta de rire. Mrs Moulton assure qu'à Compiègne les hôtes en partance étaient priés de ne point quitter leurs chambres avant que le majordome eût accompli sa tournée. Cet important personnage vous présentait un papier: c'était le reçu du pourboire auquel il vous avait taxé 2,000 fr. pour les ambassadeurs, 1,000 pour les ministres, 500 pour les gens du commun.

Les débuts de Cuvier. Les biographes de Georges Cuvier ont raconté comment, après avoir achevé ses études au collège de Montbéliard et passé quelque temps en Allemagne, il avait dû se placer comme précepteur dans un château de Normandie. Il avait vingt ans lorsqu'il alla à Fiquainville faire l'éducation du fils de M. d'Hervey. Cette commune, aujourd'hui supérieure, comptait alors 72 habitants. Les "Feuilles d'histoire" nous apprennent que le futur grand homme y exerça des fonctions publiques très modestes. A la vente de la bibliothèque communale, il occupait ses loisirs à tenir les registres de la mairie. Du 10 novembre au 11 au 19 février 1795, presque tous ces registres sont écrits de sa main. On voit aux premières lignes l'acte de sa nomination et la composition de la municipalité. Les délibérations qui suivent nous le montrent défendant de son mieux sa commune contre les arrêtés du directeur du département, procédant à une battue générale dans les bois et les maisons des gens suspects, prononçant un discours officiel à l'occasion de la prise de Toulon, nommé par le Conseil général au des six vérificateurs de l'emprunt forcé, puis agent pour l'exploitation du salpêtre et enfin, de nouveau, secrétaire greffier. Ces travaux le préparèrent de manière bien indirecte aux découvertes qui devaient lui assurer un renom universel. Cependant son mérite n'avait pas échappé à ses concitoyens. Gingué et Garat, commissaires de l'instruction publique, ayant demandé aux administrations de districts de leur signaler les hommes capables d'élever le niveau des lettres, des sciences et des arts, le district de Montvillers s'empressa de désigner le secrétaire greffier de Fiquainville. "Le citoyen Cuvier, écrit-il, s'est livré depuis quelques années à des recherches sur l'histoire naturelle. Il est très instruit dans la connaissance des animaux, soit marins, soit de terre, et des plantes indigènes et étrangères. Ce distingué ramasse, disèque et dessine parfaitement les animaux de tout genre, soit en grand, soit dans les détails anatomiques. Sa passion pour les sciences ne l'a point empêché de servir la chose publique dans la partie administrative de sa commune. Modeste et doux comme un vrai savant, il est aimé et honoré par tous ceux qui le connaissent. La Société des sciences et des arts et les professeurs du Muséum national ont maintenu dans les mains des témoignages de ses talents." Et c'est ainsi que l'illustre naturaliste, à l'âge de dix-huit ans, était nommé professeur au Muséum.

Le Général de Charette. L'entraîné à l'improviste et on était frappé de son regard bleu clair. Le front était creusé, les traits profonds, l'encolure d'une vigoureuse et extraordinaire. Une "Lutèce" blonde, longue, qu'il se tenait dans le bas, il traitait de "renouveau". C'était un très bon soldat. L'ennemi avait gardé l'énergie et l'enthousiasme. Le général de Charette, levé le grand matin, il avait une activité excessive. C'était un homme dans son geste et dans sa parole. Tout le monde le savait avec quelle bravoure il avait mis à la disposition de son pays, à Rome, il fut attaqué par trois bandes. Il s'agit d'un volonte et met en fuite les agresseurs. Le comte tremblant assista au combat. Quand la victoire fut décidée, l'homme se vantait glorieux de la valeur de son cheval, avait conduit et animé d'un courage rétroactif, l'excitation de l'avis et pris part à la lutte. An disait-il: ah! "se non avessi avuto il cavallo!" S'il n'avait pas de bon cheval! Le général racontait cette histoire avec honneur. Il en avait fait une sorte de proverbe. Quand il voyait de ces braves dont l'honneur était le seul mobile, il disait: "Ah! c'était là, se non avessi..." Des zéros s'ajoutaient, il était resté le héros légendaire. Si ce n'était un peu obscur, celle de très braves officiers. Mais la gloire allait à lui. Il est le dernier homme qui ait eu l'air d'un héros. Tout ce qui compte en Europe, a passé dans sa villa du golfe Juan; et il a laissé des mémoires, discours, faits d'anecdotes et de portraits qui sont d'un excellent intérêt. Pu de visages et peu de caractères ont eu tant de séduction. Quand M. Carou Duran fit son portrait, un peu étimé et vieilli, il lui écrivit une lettre de remerciement, charmante et spontanée, comme tout ce qu'il écrivait, qui commençait soudain par ces mots: "Ah! le beau portrait!" Et il ajoutait qu'on avait en voyant le regard, un peu de pourvu de flammes, lui avait dit: "Il n'y avait pas de jolies femmes quand vous priez." Un jour ayant à faire un discours à des jeunes gens, il prit comme thème: "Mon Dieu, mon Roi, ma Dame!" On pense s'il fut applaudi.

Le Général de Charette. Il avait une intelligence politique d'une vigueur singulière, qui procédait, comme c'était son caractère, par bonds et par intuitions. Et il avait une foi vive, tendre, familière, un peu romaine, un peu bretonne. Il avait dans cette foi de la profondeur et de la sincérité touchantes. Quand il parlait de choses sérieuses, son regard bleu prenait une profondeur, une limpidité, une gravité incomparables. A ces moments-là il était vraiment petit fils de Henri IV et cousin du roi.

Le vacuüm et les chiens. On nettoie par le vide les appartements et les meubles. On ne s'est pas avisé jusqu'ici d'employer à rendre les chiens propres ce procédé perfectionné. On savonnait la pauvre bête, on la maintenait dans l'eau, et les puces, contraintes par ce castagnon de chercher un refuge dans les poil courts du museau, le quel émergeait du bain comme un îlot, s'y faisaient prendre. Un correspondant du "Michigan Tradesman" a eu le premier idée de faire aspirer les puces par le vacuüm. Il a livré cette idée aux lecteurs. Mais comme beaucoup d'inventeurs, c'était un idéalogue. Il n'en est donc tenu à la théorie, et il a fallu qu'un homme pratique vint appliquer son ingénieuse conception. Cet homme pratique a été dans l'espèce un ingénieur de Chicago. Il n'a pas hésité à passer au vide son propre chien. On ignore les impressions de l'animal, mais les puces ont été enlevées avec une violence foudroyante, et non seulement elles, mais leurs œufs. Tout a été précipité avec la possibilité et généralement tout ce qu'un chien prend plaisir à recevoir dans son poil en se roulant sur les routes ou les vaches ont passé. Cette expérience a fait grand bruit en Amérique, elle marque peut-être le début d'un renouvellement de l'hygiène. On parle d'installer ce vide dans les services d'assistance, où il remplacerait la douche. Et cette opération aurait le double avantage: et de tenir les mendiants irrémédiablement propres, et de diminuer le nombre de ceux qui se risqueraient à solliciter des secours.

Cette nouvelle victoire assure définitivement aux philadelpiens le championnat de 1911.

TEMPERATURE. Do 26 octobre 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 91 S rue Canal, N. O., Lne.

Le mouvement révolutionnaire chinois. Il est impossible, à l'heure actuelle, de formuler un pronostic quelconque sur les résultats probables de l'insurrection qui vient d'éclater dans les provinces centrales de la Chine. Malgré la position stratégique très forte prise par les insurgés dans le Yang-Tsé, les ressources en armes, munitions et argent dont ils disposent du fait de s'être emparés de l'arsenal de Hai-Yang, et du trésor de Wou Tchang, malgré l'importance des forces militaires, 25,000 hommes passés à l'ennemi, le gouvernement central de Pékin n'a pas perdu l'espoir de mater la révolution, et d'ici à quelques jours, quand la mobilisation de l'armée restée fidèle aura été effectuée, un effort réel sera tenté. La cour a rappelé Youan Chi Kai, l'homme d'Etat énarque, qu'elle avait exilé pour ses tendances réformatrices autant que pour sa grandiosité et inquiétante influence. Si Youan Chi Kai prend sérieusement en main les intérêts de la dynastie mandchoue et joue sur le rétablissement de son autorité dans les provinces révoltées la carte de cive de sa vie, la partie peut parfaitement tourner en faveur du gouvernement de Pékin malgré les difficultés qui se dressent devant lui.

Une poste souterraine. Le ministère du commerce antichinois a fait récemment établir un bureau de poste qui est, sans doute, le seul de son espèce. Il est situé dans les entrailles mêmes de la terre, au fond des grottes d'Adelsberg. Ces grottes, les plus profondes et les plus vastes d'Europe, se trouvent, comme on sait, en Carniole, entre Laybach et Trieste. Elles sont visitées par une foule innombrable de touristes. Le ministère a donc pensé qu'il y avait là, pour les postes impériales, une belle occasion de recueillir des rendres plus fructueuses, il s'est même avisé de créer un timbre spécial. Le ministère ne s'est pas trompé dans son calcul. Depuis que le bureau souterrain d'Adelsberg est ou-

FAUSSES RUMEURS. St-Petersbourg, 26 oct.—Les rapports mis en circulation à l'étranger suivant lesquels un attentat aurait été perpétré contre le Tzar et sa femme ne reposent sur aucun fondement. On déclare dans les cercles officiels que ces rapports ne sont qu'une simple manœuvre de Bourse ayant pour but de causer une baisse.

Balzac père et Napoléon. On a dit que le père de Balzac, administrateur de l'hospice de Tours, avait eu la première idée de l'arc de triomphe de l'Etoile. Présenté sous cette forme, le renseignement n'est pas exact; mais il est vrai que sous l'Empire, le père du romancier écrivit un mémoire qu'il soumit aux ministres et dans lequel il proposait d'élever un monument à la gloire de Napoléon. Ce mémoire, dont on connaissait l'existence, on le croyait entièrement perdu. M. Richard Desaix écrit à "l'Intermédiaire des curieux" qu'il en possède deux exemplaires, imprimés en 1809. Le projet de M. Balzac père surpassait de beaucoup que Napoléon lui-même devait réaliser. Après avoir exposé que le futur édifice devait "per-

Le championnat de baseball. Philadelphie, 25 oct.—L'équipe de baseball de cette ville a été vaincue par l'équipe de New York aujourd'hui, par 13 contre 2.

Pierre Marty n'en voyait pas le moyen. Car il sentait qu'il se bécotait non pas contre un parti pris d'homme injuste, mais contre l'inévitable conviction d'un honnête homme. Il comprit qu'il perdait son temps et qu'il ne réussirait pas à le persuader et à lui faire prendre un sérieux l'indice du sac en or et du saphir rouge. "Mais il ne se découragea pas pour cela. Il éprouvait pour l'accusé, et aussi pour la malheureuse Lina, un sentiment d'immense pitié. Il désirait, à tout prix, les sauver l'un et l'autre. Il se résolut donc à agir par lui-même et à se passer de secours de la police et du parquet. — Eh bien! soit, se dit-il un jour, je ferai seul, et par mes propres moyens, une enquête approfondie sur le sac et sur le saphir mystérieux. Dès le lendemain, il se mit à l'œuvre. Pour commencer, il voulait retourner notamment là où il avait trouvé le précieux objet. Après une promenade mélancolique dans cette rue déserte, après avoir exploré sommairement les deux allées bordées à droite et à gauche de pavillons d'artistes, éclairés par la lune qui déconnaissait copieusement les rampeaux flottants d'une vigne vierge à demi dépolluée, l'avocat

THEATRES. TULANE. C'est un véritable triomphe pour Ada Meade et ses partenaires chaque représentation de "Ma-lan Sherry" au Tulane. Matinée demain. La semaine prochaine "The Echo". CRESOENT. L'amusante comédie musicale "The Soul Kiss" est jouée chaque soir au Crescent devant un nombreux public, et est artistiquement interprétée par un succès mérité. Cette troupe restera au Crescent jusqu'à samedi et sera remplacée par les célèbres artistes de M. G. Field. ORPHEUM. Comme varié et attrait le spectacle de cette semaine à l'Orpheum est aussi complet qu'on puisse désirer. Il faut particulièrement citer la belle comédie en un acte jouée par Mile Lina Clayton et sa troupe. Tous les autres numéros du programme sont également intéressants et bien exécutés.

Feuilleton. — DE — L'ABEILLE DE LA N. O. — COMMENCÉ LE 3 OCTOBRE 1911. — LEH — SAPHIR ROUGE — GRAND ROMAN INEDIT — PAR JACQUES BRIENNE — PREMIERE PARTIE — DE L'AMOUR AU CRIME — VIII — Suite. — Et les dit: "Je parlerai au juge et il vous rendra votre fils!"

"C'est donc qu'elle a des preuves de son innocence. Ciel! si c'était vrai! Si elle me ramenait mon enfant, ah! j'oublierais tout!" "Je lui pardonnerai, même si elle est bien coupable!" Le Bernard se flattait de pouvoir assister à l'entretien que Lina devait avoir avec Maurice Dormeil. Mais quand le moment fut venu, Lina ne céda à aucune prière de la mère de Jean. D'abord docilement, puis impérieusement elle l'écarta de son boulevard. — Je dois être seule avec M. Dormeil, conclut-elle. N'insistez donc pas, ma mère, je vous en prie, c'est dans l'intérêt même de mon mari, de votre fils. L'oreille collée aux tentures, la Bernard essaya d'entendre ce qui se disait. Elle le sentait bien, entre sa bru et le gendre de la victime, il était question de choses graves, de choses tragiques peut-être. Mais elle n'entendit rien. Elle ne percevait que de sourds éclats de voix, des intonations de menaces qui bientôt la glacèrent d'effroi. Quand l'homme sortit elle se jeta derrière un paravent. Elle ne pouvait soupçonner sa présence. Elle vit qu'il était blême et faisait des gestes désemparés. La vieille mère sentit son cœur en feu, sa haine profonde contre

paît le juge, curieux. — Pour plusieurs raisons: entre autres, parce qu'elle a livré un de ses cheveux qui s'est trouvé pris dans le fermoir et qu'il lui brûla sur ses doigts quand je l'ai ouvert. Je disais donc que si la jeune femme brune qui nous occupe n'avait pas possédé une bague de M. Verdurel, elle cesserait de m'intéresser. Le magistrat haussa les épaules; il ne pouvait vraiment tolérer que l'on soumit devant lui cette énormité. — N'y a-t-il donc que des saphirs par le monde! — On a fait une enquête chez les bijoutiers qui n'a rien donné. — Et du reste l'enquête était apparemment la fille même de M. Verdurel ayant déclaré qu'elle n'appartenait pas au défunt. — Oui, mais la femme de charge, elle, l'a formellement reconnue. — Elle a déclaré: "C'est celle que ma maîtresse portait au doigt le jour de sa mort." — Nombre de bagues se ressemblent et on ne saurait exiger d'une personne de service, d'une femme sans éducation, d'avoir une finesse nécessaire pour faire des distinctions exactes. — Ce n'est pas mon avis. — Et puis cette tache de sang, constatée sur l'une des facettes du saphir? — Ah! je sais bien ce que vous

allez me répondre, ce que vous m'avez déjà répondu plus de vingt fois! Pure coïncidence! Hasard déconcertant. — Parfaitement. Pure coïncidence. Car M. Verdurel est mort étranglé. Il n'y a pas eu de sang versé. Quel rapport, dans ces conditions, peut-on établir entre le crime et la petite tache en question? — Tout ça, c'est du raisonnement. — Mais l'intuition est souvent plus près de la vérité que le plus logique des raisonnements. — Avec son gros bon sens, le public ne s'y est pas trompé. Dès les premiers jours, il a attaché une importance capitale à cette tache, si petite cependant qu'on la voit à peine à l'œil nu. — Ce beau saphir n'est plus apparu aujourd'hui que le "saphir-rouge". — Et croyez-moi, monsieur le juge, tant que vous n'aurez pas trouvé l'explication du saphir, vous serez bien sommés de faire des présumptions contre mon client vous n'aurez pas satisfait le sentiment populaire. — Je le sais fort bien, répondit M. Maire avec humeur. — Eh bien! alors? — Un magistrat ne doit pas s'occuper de l'opinion publique. — C'est une théorie. — C'est celle que m'ont enseignée les maîtres Intégrés et respectés, dont je me vante d'être l'élève. Il n'y aurait plus de jus-

Le public est romanesque et partial. Les histoires d'amour ont le don de le troubler et de fausser son jugement. — Vous êtes jeune, mon cher maître. Vous aussi, vous êtes romanesque. C'est de votre âge. Vous en reviendrez. — En attendant, je ne vous empêche pas de faire une nouvelle enquête sur le sac en or et sur le saphir précieux. Bien que les enquêtes précédentes n'aient donné aucun résultat, je suis disposé à vous aider, à prendre toutes les mesures que vous voudrez bien m'indiquer. — Quant à moi, vous me permettrez de m'en tenir aux faits précis et bien établis qui accusent votre client: la porte ouverte, la lettre anonyme et l'infirmité primordiale qu'avait Jean Bernard à la disparition de son patron. — Ce sont là des charges écrasantes. Et, vous le verrez, mon cher ami, quel que vous pensiez de sentiment populaire, le jury, mis en présence des faits, sera de mon avis et n'hésitera pas à condamner. L'avocat ne répliqua rien. A quoi bon répliquer? M. Maire parlait avec une autorité vraiment impressionnante. Il était sûr, lui, en toute bonne foi, qu'il tenait le coupable. Comment le convaincre de son erreur?

Pierre Marty n'en voyait pas le moyen. Car il sentait qu'il se bécotait non pas contre un parti pris d'homme injuste, mais contre l'inévitable conviction d'un honnête homme. Il comprit qu'il perdait son temps et qu'il ne réussirait pas à le persuader et à lui faire prendre un sérieux l'indice du sac en or et du saphir rouge. "Mais il ne se découragea pas pour cela. Il éprouvait pour l'accusé, et aussi pour la malheureuse Lina, un sentiment d'immense pitié. Il désirait, à tout prix, les sauver l'un et l'autre. Il se résolut donc à agir par lui-même et à se passer de secours de la police et du parquet. — Eh bien! soit, se dit-il un jour, je ferai seul, et par mes propres moyens, une enquête approfondie sur le sac et sur le saphir mystérieux. Dès le lendemain, il se mit à l'œuvre. Pour commencer, il voulait retourner notamment là où il avait trouvé le précieux objet. Après une promenade mélancolique dans cette rue déserte, après avoir exploré sommairement les deux allées bordées à droite et à gauche de pavillons d'artistes, éclairés par la lune qui déconnaissait copieusement les rampeaux flottants d'une vigne vierge à demi dépolluée, l'avocat

TRAITÉS SUR EXPRESS.